

Pluralisme et radicalisation : que regarder pour comprendre?

Valérie Amiraux

Professeur au département de sociologie, Université de Montréal

Chaire de recherche du Canada pour l'étude du pluralisme religieux et de l'ethnicité (CEETUM)

Co-directeur du Domaine 5 Justice, Police, Sécurité (IM, Québec)

Voilà une vingtaine d'années que les chercheurs en sciences sociales s'intéressent aux processus de radicalisation et à la montée de l'extrémisme religieux dans les contextes occidentaux. Un point d'articulation entre multiculturalisme et radicalisation continue pourtant d'être délaissé. L'écart est ainsi considérable entre la sophistication des savoirs qui s'est développée pour comprendre la radicalisation comme aboutissement pathologique de trajectoires de socialisation de minorités religieuses en Europe et au Canada, et l'ignorance quasiment complète qui entoure, dans ces mêmes contextes, ce qui constitue la radicalisation, si on la considère cette fois comme un microphénomène susceptible d'intervenir au quotidien dans le cours des interactions ordinaires entre individus étrangers les uns aux autres. Pour mieux saisir la façon dont nos concitoyens font l'expérience du pluralisme dans leur quotidien, il est impératif de mettre de côté, provisoirement s'entend, les grands principes et les discours généraux pour nous concentrer davantage sur les pratiques *in situ*. L'hypothèse principale qui sous-tend cette proposition consiste à dire que la radicalisation ne peut être restreinte à sa dimension exclusivement pathologique, mais doit aussi être lue comme un cadre plus général et ordinaire de compréhension des modalités que déploient des individus qui partagent un territoire commun en contexte pluraliste (dans une arrière cour, sur un trottoir, dans un centre d'achats ou une aire de jeux) lorsqu'ils sont exposés à l'altérité et aux différences. Ce déplacement du regard est important car il permet tout d'abord de s'attarder sur des routines sociales silencieuses à la faveur desquelles émergent des sentiments contrastés (la haine, l'amour, le dégoût) qui peuvent ensuite donner lieu à des manifestations de rejet, provoquer l'isolement et affecter plus fortement le cours de la vie sociale. Lorsqu'ils dégénèrent en hostilité plus explicite contre ceux qui incarnent la différence par exemple. Il paraît donc essentiel de parvenir à trouver un rempart aux discussions sans fin sur la valeur du multiculturalisme (est-ce un bien ou un mal ?), sur les artifices d'une opposition stérile entre menaces de la radicalisation et de l'extrémisme versus idéaux de justice et d'égalité.

Voilà, rapidement résumées, mes réactions à la lecture d'un article du *Globe and Mail* publié le 21 avril dernier, reprenant les déclarations de Ujjal Dosanjh, député libéral, ancien premier ministre de Colombie britannique, selon lequel l'essor de l'extrémisme sikh serait la conséquence directe d'un « multiculturalisme déformé » et du politiquement correct caractéristique du multiculturalisme canadien. Le multiculturalisme serait-il devenu fou ? Dans l'Union européenne, comme aux Pays-Bas ou en Grande-Bretagne, cette question est devenue la pierre angulaire des réflexions sur la cohésion sociale depuis le 11 septembre. Cette équation entre multiculturalisme et problèmes liés à la diversité religieuse s'est rapidement diffusée après les attentats. Il ne s'agit pas ici de convaincre le lecteur de la vacuité d'une réflexion sur la radicalisation de certains groupes religieux au Canada ou en Europe. Surveiller le petit nombre d'individus dont les discours promeuvent haine et violence au nom d'un message religieux reste une priorité dans les démocraties libérales. Mais ce que j'aimerais suggérer ici tient davantage de l'alerte : laissons de côté les discussions de principes et regardons les pratiques. En d'autres termes, le lien entre pluralisme et radicalisation devrait aussi être considéré comme ancré dans des routines ordinaires et

quotidiennes qui méritent notre attention, particulièrement dans une perspective de plus long terme

Tout cela nous ramène à des remarques assez simples. Dans les contextes pluralistes, la radicalisation se manifeste comme une dynamique réciproque et relationnelle, et pas seulement comme l'aboutissement de trajectoires unilatérales et déviantes de socialisation. Le regard devrait donc se porter sur la part jouée par les erreurs d'interprétation et de représentation réciproques dans l'entretien de sentiments d'hostilité entre acteurs. Prendre au sérieux l'expérience ordinaire des individus me semble également crucial pour comprendre les racines de la radicalisation dans un contexte pluraliste. Le malaise ordinaire qui naît de l'interaction quotidienne entre des inconnus produit un inconfort continu, auquel il est difficile de donner un nom, mais qui n'est pas sans conséquence pour le future des démocraties multiculturelles. Sollicités en novembre 2009 pour donner leur avis sur la présence de minarets dans les mosquées, les Suisses ont ainsi été très clairs: ils n'en veulent pas. On se souvient de l'affiche en faveur du « non » : le drapeau suisse, une silhouette féminine portant un nikab noir, une mosquée pointant des minarets en forme de missiles. Or, parmi les 150 mosquées et salles de prière que compte la Suisse, quatre seulement ont des minarets, deux supplémentaires étaient planifiées. Aucun d'entre eux ne sert pour l'appel à la prière. 400.000 musulmans vivent en Suisse, pour une population de près de 7.5 millions de personnes. 90% de ces musulmans qui vivent en Suisse sont originaires du Kosovo et de Turquie. Cette réalité démographique et ses caractéristiques ethno-nationales nous emmènent assez loin la propagande de la droite populiste et de son outillage visuel symbolisant un Moyen-Orient de mauvaise série télé. Indépendamment de cette distance avérée entre le réel et sa représentation, les Suisses ont cependant été capables de répondre à la question qui leur était posée. Ils ont donc pu émettre un avis radicalement hostile à quelque chose qui n'existe pas (ou presque) sur leur territoire. D'où vient ce rejet ? Quels en sont les ressort ? À ce stade, il nous reste les spéculations.